

Méditation devant la crèche
Pour le 400^{ème} anniversaire d'Andreas Gryphius
Walter Schafarschik

« *Andreas Gryphius — Philosophe & poète sous la Croix* »¹, tel est le titre d'un essai de l'année 1988. Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre lyrique d'Andreas Gryphius (1616-1664), alors on constate que le sujet de la Passion du Christ y domine de manière écrasante ; avant tout le quatrième livre de ses odes, avec 90 poèmes, fait témoignage de toute la passion, de « l'institution de la Cène » jusqu'à « la mise au tombeau du Seigneur ». Mais on pourrait dire aussi : Andreas Gryphius — Philosophe & poète devant la crèche, car la naissance du Christ ne représente pas une moindre partie du thème de sa poésie lyrique.

Je voudrais signaler dans ce qui suit quelques-uns de ses textes.

L'un de ses épigrammes donne une réponse à la question de comment ont été vues par lui passion et naissance ensemble :

Über die Windeln Jesu

Man hüllt in Leinwand dich O süßes Kindlein ein.
Dies wird auch deine Deck am Kreuz und Grabe sein.
Dies, was di Erde bringt und Menschen Fleiß gewebt,
Ziemt dem, der jener Fluch und dieser Schweiß aufhebt.²

Sur les langes de Jésus

On t'emmailote dans la toile du lin, Ô cher innocent.
Elle enveloppera tes reins sur la croix et sera ton linceul dans la tombe.
Ce lin que la Terre produit et que l'homme tisse avec soin.
Convient à Celui, qui ôte le péché de celle-là et la sueur de ce dernier.

D'un regard sur les langes de l'enfant dans la crèche, on passe au linge enveloppant les reins du Crucifié et au linceul de l'Inhumé. Et cette toile tissée par les soins de l'homme à partir de la fibre du lin appartient à celui qui supprime le péché originel de la Terre et éponge la sueur de celui qui le cultive. C'est un regard sur la naissance du Nouvel Adam et sur la délivrance de l'ancien Adam. Quelle concentration magistrale, quant au contenu et au langage — digne d'un texte de méditation. L'histoire de l'humanité *in nuce*.

Nous connaissons cette simultanéité d'exposition de la naissance et de la mort du Christ aussi à partir de l'art figuratif. Ainsi la Marie de Mathias Grünewald sur le retable d'Isenheim, tient un lange qui est en même temps une enveloppe des reins déchirée.

Et aussi dans « l'oratorio de Noël » de Bach, on peut « entendre », rapprochée l'une à côté de l'autre, la naissance et la crucifixion, lorsqu'à la première strophe du poème de l'Avent de Paul Gerhard « Comment dois-je te recevoir » comme cantique n°5 de « l'oratorio de Noël », on chante de Johann Sébastien Bach, la mélodie du cantique : « Ô tête ensanglantée et blessée ». Bach a utilisé des strophes tirées de la poésie de Gerhard, aussi bien dans « l'oratorio de Noël » que dans la passion selon Matthieu ».

L'épigramme cité ci-dessus provient du premier volume des épigrammes, dans lequel se trouve toute une série de textes analogues. Sur lesquels nous reviendrons plus loin en détail.

¹ Wolfram Mauser : *Andreas Gryphius — Philosophe et poète sous la Croix*, chez Volker Meid (éditeur) : *Poésies et interprétations*, Vol. I : *Renaissance et baroque*, Stuttgart 1988, pp.210-243. Marian Szyrocki & Hugh Powell, Tübingen 1963ff, p.172 Tous les textes cités proviennent du vol. I

² Andreas Gryphius : *Œuvres complètes en langue allemande* Section I ; Lyrique, vol. II : *Odes et épigramme*, édité par Marian Szyrocki & Hugh Powell, Tübingen 1963, p.172 Tous les textes cités proviennent des vol. I, II, III de la section 1 de cette édition (dans ce qui suit abrégée en **AG**) assimilée à l'orthographe et la ponctuation d'usage actuel.

Naissance du Christ dans les sonnets

Si l'on veut embrasser du regard le thème de la naissance du Christ chez Gryphius, alors on commence au mieux avec les Sonnets. En 1637, Gryphius, âgé de 21 ans, publie son premier recueil de sonnets, « *Les sonnets de Lissa* ». Baptisés ainsi du nom de la ville de leur impression : Lissa (aujourd'hui Leszno en Pologne [sur la route de Poznan à Wrocław, dans la province homonyme, *ndt*]). Ce recueil renferme 31 sonnets dont déjà quelques-uns de ses plus connus, ainsi le célèbre *Vanitas-Sonett* — « En quelque lieu que ma vue erre / Je ne vois que vanité sur Terre »³ — et les *Lamentations sur l'Allemagne dévastée*. Il est important de signaler pour notre contexte que tout au début de ce recueil, trois des sonnets abordent la Passion de Jésus : « *Sur la prison du Seigneur Jésus* » ; « *Au Sauveur pendu sur la Croix* », « *Sur le cadavre mort du Seigneur Jésus* ». À partir de ce recueil, Gryphius entreprit ensuite 29 sonnets sous une forme remaniée dans le « premier livre des sonnets » paru à Leyde (Hollande) en 1643. Il y place, avant les trois sonnets de la Passion, un nouveau sonnet :

Über die Geburt Jesu

Nacht mehr denn lichte Nacht! Nacht lichter als der Tag,
Nacht heller als die Sonn', in der das Licht geboren,
Das Gott, der licht in licht wohnhaftig, ihm erkoren :
O Nacht, die alle Nächt' und Tage trotzen mag.
O freudenreiche Nacht, in welcher Ach und Klag
Und Finsternis und was sich auf die Welt verschworen
Und Furcht und Höllen Angst und Schrecken ward verloren.
Der Himmel bricht! Doch fällt nun mehr kein Donnerschlag.
Der Zeit und Nächte schuf, ist diese Nacht ankommen!
Und hat das Recht der Zeit und Fleisch en sich genommen!
Und unser Fleisch und Zeit der Ewigkeit vermachet.
Der Jammer trübe Nacht, die schwarze Nacht der Sünden,
Des Grab Dunkelheit muß durch die Nacht verschwinden.
Nacht lichter als des Tag ; Nacht mehr denn lichte Nacht!⁴

Sur la naissance de Jésus

Nuit plus que nuit lumineuse ! Nuit plus éclatante que le jour,
Nuit plus brillante que le Soleil, dans lequel est née cette lumière
Que Dieu, qui est éclairant et siège en illuminant, a élue :
Ô Nuit, qui peut braver toutes les nuits et les jours.
Ô Nuit, riche de liesses, dans laquelle s'évanouissent
Gémissements, ténèbres et tout ce qui au monde se conjurent
Dans l'effroi, la crainte de l'enfer et l'épouvante.
Le Ciel s'ouvre ! Pourtant désormais sans fracas de tonnerre.
Celui qui créa nos jours et nos nuits, est venu cette nuit !
Et il détient la raison des jours et a pris en Soi la chair !
Léguant l'éternité à notre chair et à nos jours.
De la nuit troublée de misère et de celle obscure des péchés,
Cette Nuit fait disparaître de la tombe, toute obscurité.
Nuit plus éclatante que le jour ; Nuit plus que nuit lumineuse !

³ Dans une rédaction ultérieure, cela est dit d'une manière plus distanciée, en interpellant le lecteur : « Tu vois vers où tu ne vois que vanité sur Terre ». Il change ainsi vers un trait prêcheur.

⁴ AG I, p.30.

La question de savoir pourquoi Gryphius a placé ce sonnet au début, se laisse peut-être répondre de la manière suivante : face à l'expérience de l'obscurité, du martyr et de la mort, survient de cette façon un hymne à la lumière, une méditation de lumière : la nuit, la Sainte Nuit, devient plus claire que le jour. Car tout ce qui est obscur sur cette Terre, peut devenir lumineux dans tout futur par l'acte de Celui qui est né dans cette nuit. Le premier tercet se réfère au prologue de l'Évangile de Jean, dans lequel tout ce qui a été créé, et donc aussi le temps, est ramené à Celui qui est venu sur la Terre en cette Nuit — Christ comme *Logos*.

Mais bien avant celui-ci, parurent, en 1639, les « sonnets dominicaux⁵ » qui provenaient, quant à leurs contenus, du péricope, les lectures évangéliques du Dimanche, dont le sixième suivant :

Sur la naissance du Seigneur ; Jean 1

Das wesentliche Wort, das in den Ewigkeiten
Eh' ein Zeit entstund, Gott ist und Gott geschaut,
Das Wort, durch das Gott hat der Erden Haus gebaut,
Durch das der Himmel stund, das Licht, das uns wird leiten

(Das mehr denn lichte Licht)! Wenn Händ' und Füße gleiten
Vor dem nichts Finsternis ist, vor dem der Hölle graut
Und was mehr dunkel heißt hat sich der Welt vertraut
Und immer an unser Fleisch und schwere Last der Zeiten.
Es ist vom Ehrentron ins Tränen-Tal ankommen
Und hat dies Leibes Zelt zur Wohnung angenommen;
Wiewohl sein Eigentum sich stets ihn widersetzt.

Wer diesen Gast aufnimmt, wird augenblicks erkennen,
Wie herrlich seine Gunst. Er wird in Lieb's entbrennen,
In Liebe, die mit Lust und für und für ergetzt.⁶

Sur la naissance du Seigneur ; Jean 1

Le Verbe essentiel, qui dans les éternités
Avant que le temps fût, Dieu est et Dieu a contemplé,
Le Verbe, par lequel Dieu a édifié la maison Terre,
Par lequel le Ciel fut, la lumière, qui nous conduira

(Qui est plus que lumière brillante) ! Quand mains et pieds glissent
Face à qui rien n'est ténèbre, face à qui l'enfer frémit d'horreur
Et qui s'appelle plus qu'obscurité s'est confié au monde
Et accepte notre chair et un lourd fardeau des temps.
Du trône de gloire, il est venu dans la vallée de larmes
Et a pris demeure dans ce tabernacle du corps de vie,
Bien que sa propriété constamment le contredit.

Qui accepte cet Invité, reconnaîtra instantanément
Combien exquis sont ses grâces. Il s'enflammera d'amour,
En amour qui, avec délectation et continuellement s'égaye.

⁵ Ceux-ci furent publiés en 1657 ensemble avec les « Sonnets du jour du repos » dans du même auteur *Sonnets. Le troisième livre*.

⁶ AG I, p.190.

Dans le sonnets dominicaux, Gryphius tente, non seulement d'interpréter le texte des péricopes, mais plus encore les textes évangéliques deviennent pour lui l'occasion « d'exposer la détresse humaine de son époque dans des images ardentes, bouleversantes de guerre, meurtre, pillage, incendie et peste. Ses versets émeuvent par leur gravité, leur témérité artistique et la grandeur de leur expression. Parfois le poète mène en eux un entretien passionné avec Dieu. Il ne peut comprendre comment celui-ci permet peu à peu la souffrance sur Terre et l'engage à intervenir dans l'événementiel du monde »⁷.

Cette sollicitation est seulement indiquée dans le sixième sonnet, qui prend comme point de départ le prologue de l'Évangile de Jean, pour la méditation sur la naissance du Christ. Au centre, se trouve le sacrifice qui signifie, pour une entité spirituelle supérieure, l'acceptation d'un corps terrestre. Et le dernier tercet signale ensuite la possibilité pour l'être humain d'accueillir cet Ôte terrestre dans sa propre maison sur Terre et de reconnaître le cadeau de son amour — et de le donner ensuite.

Le précédent sonnet, dont le titre « *Sur la naissance bienheureuse du Seigneur, Luc 2* », renvoie à l'Évangile de Luc est une lamentation. Dans le second des quatre versets cela devient même une confession personnelle :

Wird denn nicht mein blödes⁸ Herze durch die süße Freud ergetzet,
Die von allen Völker abnimmt Schrecken, Pein und Zwang und Streit?
Werd' in mir doch neu-geboren. Herr, dies ist die rechte Zeit.
Weil die Furcht mich hart-Bedrängten hat bis auf den Tod verletzet.⁹

Mon faible cœur n'est-il donc pas égayé par la joie suave qu'ampute,
Toutes ces engeances d'effroi, de torture, de violence et de lutte ?
Je re-naîtrai bien en moi. Seigneur, celle-ci est l'heure de vérité.
Vu que l'épouvante, jusqu'à me blesser à mort, m'a durement affligé.

Et aussi un sonnet, retrouvé dans sa succession, relie la naissance du Christ aux circonstances guerrières de son temps — la Guerre de trente ans :

Über die Geburt Christi 1657¹⁰

Kind dreimal Süßes Kind, in was bedrängt Nöten
Bricht dein Geburts-Tag ein! Der Engel Scharen Macht
Bejauchzet deine Kripp' und singt bei stiller Nacht.
Die Hirten preisen dich mit hellgestimmten Flöten.

Ach, um mich klingt der Hall der rasenden Trompeten,
Der rauhe Pauken-Klang, des Büchsen Donner kracht:
Du schläft, der tolle Grimm der schnellen Zwietracht wacht
Und dräut mit Stahl und Schwerdt und Flamm und Haß und Töten.

O Friede-Furst, lach uns aus deinen Windel an!
Daß mein bestürztes Herz, das nichts als seufen kann,
Dir auch ein Fremdes Lied, O Sohn der Jungfrau, bringe.

Doch wenn ich, Gott, durch dich mit Gott in Friede Steh,

⁷ Marian Szyrocki : *Andreas Gryphius. Sa vie et son oeuvre*, Tübingen 1964, p.67.

⁸ « Blöde » au sens original de « faible, affaibli, sans force.

⁹ *AG I*, p.189.

¹⁰ Il n'est pas totalement évident que l'indication d'année ne doive être plutôt 1647, ainsi encore avant la paix de Westphalie qui mit fin à cette épouvantable guerre.

So kann ich fröhlich sein, ob auch die Welt vergeh,
Indem du in mir ruhst. O Kind, mein Wunsch gelinge!¹¹

Sur la naissance du Christ, 1657

Cher Enfant, trois fois chéri, en quels périls oppressants
Ton jour de naissance fait irruption ! La puissance des légions célestes
Honorent ta crèche et dans la nuit tranquille te loue d'allégresse.
Les Bergers te glorifient de leurs *piccoli* pimpants

Hélas, autour de moi résonne l'écho des trompettes furieuses,
Le son de tympan du tonnerre des arquebuses craque :
Tu dors, la furie endiablée de la discorde violente ne dort pas
Et menace par le fer et l'épée, la flamme, la haine et l'homicide.

Ô prince de paix, souris-nous depuis tes langes !
Afin que mon cœur alarmé, qui ne sait rien que gémir,
T'apporte un cantique amical, Ô fils de la Vierge.

Pourtant Dieu, si grâce à toi, je me tiens en paix avec Dieu,
Si même le monde court à sa perte, alors je peux être joyeux,
Tandis que tu m'apaises. Ô Enfant, exauce mon vœu !

Le dernier tercet commence par « pourtant si ... » et s'adresse au Christ par un « Dieu », pour s'adresser, nommément une seconde fois, à Dieu-Père. Ce « Pourtant si... » — expression d'un doute, en sa force personnelle, d'accepter l'impulsion du Christ — se relie cependant ensuite avec cet appel émouvant : « Ô Enfant, exauce mon vœu ! »

Naissance du Christ dans les épigrammes

Dans le premier livre des épigrammes de Gryphius, s'amoncellent des textes sur la naissance du Christ de longueurs et de qualités diverses. Il n'est pas rare d'y rencontrer des variations ou des répétitions qui montrent franchement avec quelle intensité il maîtrise les mots et les images tirés des Évangiles. Quelques mots au sujet des épigrammes : dans l'Antiquité ce fut tout d'abord le plus souvent une inscription de deux lignes sur des objets usuels ou pierre mémorielle, plus tard ensuite — dans la Rome ancienne — une petite forme satirique lyrique, qui fustigeait des personnes ou des défauts et culminait en une pointe. À côté, d'autres glorifiaient des personnes. L'épigramme a continué à vivre ensuite jusqu'à présent sous ces deux formes. Les poètes lyriques de l'époque baroque caractérisaient l'épigramme comme un « mot d'esprit » ou une « sentence ». En outre, naquit à cette époque la forme singulière de l'épigramme religieux, lequel, outre Gryphius, trouva son maître avant tout en Angelus Silesius.

Si l'on prend, à côté de la brièveté, la pointe comme une caractéristique décisive de l'épigramme, alors on peut partir de deux possibilités : « la pointe, d'une part, comme un heurt imprévu, par lequel l'épigramme — une fois la force d'imagination du lecteur mise en œuvre — dans son développement mène à la parade, d'autre part, ce « point de vue éclairé », [...] qui éclaire un objet dans sa relation au monde. La première forme de pointe consiste à arracher d'un contexte, la seconde transpose en premier lieu dans un tel contexte ; la première découvre ou imagine de nouvelles analogies ; la seconde

¹¹ AG I, pp.95 et suiv.

s'assurent de celles existantes depuis longtemps ; la première œuvre avec le moyen de l'esprit et de la subtilité spirituelle, la seconde avec celui du sentiment et de la sensibilité.¹² »

Pour les épigrammes religieux de Gryphius qui suivent, c'est de manière prépondérante, la seconde possibilité qui prévaut. En ce qui concerne leur profondeur et leur intensité, elles restent derrière celles d'Angelus Silesius. Il se peut que cela tienne à leurs racines confessionnelles différentes et à leur comportement vis-à-vis de la tradition mystique : Andreas Gryphius était protestant, Angelus Silesius était par contre catholique. Si l'on examine les épigrammes sous ce point de vue, alors on peut foncièrement caractériser l'épigramme religieuse comme un texte de méditation.

8. Über die Geburt des Herren

Der Mensch, das Spiel der Zeit, verlor die Ewigkeit,
Und Gott der ewig ist, nimmt an sich Fleisch und Zeit,
Und trägt der Zeiten Fluch, den Tod, daß er das Leben,
Dem, was hier sterblich ist, auf ewig könne gehen.
So wird, was noch bisher auf dieser Welt gefehlt,
Die Zeit und Ewigkeit! O Wunderding! vermählt.¹³

8. Sur la naissance du Seigneur

L'être humain, jouet du temps, perdit l'éternité,
Et Dieu qui est éternel, adopte la chair et le temps,
Et endosse le péché du temps, la mort, de sorte que la vie
Puisse aller éternellement pour celui, qui mortel est ici.
Ainsi ce qui a fait défaut dans ce monde jusqu'à présent,
Le temps et l'éternité ! Ô prodige ! sont désormais mariés

L'être humain, comme une balle de jeu, s'empêtré dans le temporel et se voit ainsi condamné à la mort, car il a perdu l'éternité, la vie éternelle, bien avant la naissance de Jésus de Nazareth. Le Fils de Dieu éternel s'incarna pour cette raison dans un corps terrestre et prit sur lui la mort comme malédiction terrestre, pour redonner au mortel la vie éternelle.

La pointe dans le cinquième verset [ainsi...] renvoie à quelque chose qui n'a encore jamais existé dans le développement de l'humanité, à savoir, un prodige : le lien intime entre la Terre et le Ciel, entre la mortalité et la vie éternelle.

15. Die Geburt des Herren

Der Held wird in dem Stall bei Vieh für uns geboren,
Weil er wie Vieh für uns zum Opfer ist erkoren.¹⁴

15. La naissance du Seigneur

Le héros, pour nous, dans l'étable, auprès du bétail est né,
Car bétail, il est choisi pour nous comme victime sacrifiée.

L'association de la naissance et de la passion, de l'étable et de la crucifixion, à laquelle il fut renvoyé au début de cet article en est encore le thème. Cette fois d'une manière très drastique : la crucifixion du Christ comme l'abattage d'un animal sacrifié. Né parmi le bétail et comme un morceau de bétail abattu, et sacrifié.

¹² « *Épigrammes allemands* édités par Gerhard Neumann, Stuttgart 1969, p.311.

¹³ **AG II**, p.172.

¹⁴ À l'endroit cité précédemment, p.173.

22. La naissance du Seigneur

Der Mensch, für welchen Gott ward in der Nacht geboren,
Hat durch die Sünde Licht, Verstand und Witz verloren.
Wen wundert denn das hier bei dunkel voller Nacht.
Bei Vieh in einem Stall Gott ihn zu suchen tracht'.¹⁵

L'être humain, pour qui, Dieu était né dans la nuit,
Perdit par le péché, lumière, compréhension, et toute sa tête.
Qui s'étonne donc ici d'une telle nuit totalement obscure.
Dieu s'évertue à le chercher dans une étable auprès des bêtes.

Une fois encore la situation de l'étable. L'être humain qui par le péché a perdu tous ses dons d'esprit divins, ce trouve pour ainsi dire près des animaux dans l'étable. C'est pourquoi Dieu choisit une étable obscure comme lieu de sa naissance, pour y trouver l'homme et le délivrer. Avec cela l'étable passe ainsi foncièrement pour l'espace terrestre de l'être humain.

35. Des Herren Geburt

Der Mensch war Gottes Bild, weil dieses Bild verloren
Wird Gott ein Mensch-Bild in dieser Nacht geboren.¹⁶

35. La naissance du Seigneur

L'homme fut l'image de Dieu, parce qu'elle fut égarée
Dieu, une image de l'être humain, en cette nuit-ci est né.

Dans ces deux versets, Gryphius s'approche tout particulièrement de l'impressionnante force de formulation d'Angelus Silesius. Il est à peine possible de structurer le sens du salut historique de la naissance du Christ, d'une manière aussi parfaitement achevée. La caractérisation de cette « parole de méditation » semble ici au plus extrêmement justifiée.

Dans les « miscellanées poétiques » qui furent publiées seulement après sa mort, en 1698, se trouve un poème avec le titre « *Sur la nuit de naissance du Seigneur Jésus* ». Dans la troisième des cinq strophes de ce poème, qui s'achèvent toutes avec le refrain « *Bienvenu cher Enfant* », surgit encore le *Logos* de l'Évangile de Jean :

Der alles schuf wird selbst geboren.
Es sucht sein Bild, das wir verloren ;
Den Seelen, die der Flucht beschwert,
Wird Segen, Hülff und Trost beschert.
Willkommen süßes Kind
Das unsere Band entbind!¹⁷

Celui qui créa tout, au monde, y est lui-même né
Il recherche son image, que nous avons égarée ;
Aux âmes que le péché grève fort,
Il accorde grâce, aide et réconfort.
Bienvenue Enfant si cher
Qui rompt nos fers !

¹⁵ À l'endroit cité précédemment, pp.174 et suiv.

¹⁶ À l'endroit cité précédemment, pp.176.

¹⁷ **AG III**, pp.114 et suiv.

Le *Logos* recherche une image sur la Terre et alors surgit désormais le « nous ». Non pas l'être humain en général, mais c'est le lecteur au contraire qui se voit impliqué dans sa responsabilité. Le « nous » ne se présente pas sinon dans les textes. Cette personnalisation surgit sous une forme intensifiée dans l'épigramme n° 9 qui, comme les deux strophes citées ci-dessus du sonnet : « *Sur la bienheureuse naissance du Seigneur Luc 2* », révèle carrément un caractère de confession :

**Über die Worte Luc. II
Sie Hatten keinen Raum in der Herberge.**

Du Kommst in deine Welt, die leider dir zu enge
Und Haus und Platz versagt in rasendem Gedränge.
Mein Herz das noch die Welt nicht ganz besessen hat:
Räum'ich dir Heiland ein zu einer Lagerstatt.
Mit leider will die Welt auch nicht ein Räumlin gönnen:
Mit mir wirst außer ihr du dich behelfen können.¹⁸

**Sur les paroles de Luc II
Ils n'eurent aucune place dans les auberges**

Tu viens dans ton monde, trop étroit pour toi hélas
On te refuse, dans une cohue furieuse, un toit et une place
Mon cœur qui n'a pas encore, la totalité du monde, possédé :
Je te le cède Sauveur en un lieu pour t'installer.
Hélas, le monde ne veut même d'accorder de gîte
Avec moi, tu pourras te débrouiller, hors de lui.

Revenons à l'affirmation formulée au début que Gryphius est, dans son œuvre lyrique, « philosophe et poète devant la crèche », ainsi est-il vraisemblablement convenable d'ajouter : il structure des textes de méditation sur la naissance du Christ à partir d'une religiosité protestante. Ils n'agissent pas sans plus sur un lecteur actuel et pourtant : presque chacun des textes cités a la capacité d'émouvoir, dans la mesure où il dit principalement quelque chose au lecteur sur le secret de la naissance terrestre d'un être divin. Chaque année, des centaines de milliers de gens entendent « l'oratorio de Noël » de Bach, qui en effet, à côté des textes de l'Évangile, renferme aussi des compositions lyriques de textes, qui ont poussé des mêmes enracinements religieux que les poésies d'Andreas Gryphius.

Die Drei 12/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Walter Schlafarschik né en 1939, Germaniste et historien, de 1968 à 2002, activité d'enseignement en université et école ; activité de conférencier, ainsi que de nombreuses publications sur la littérature allemande du Moyen-Âge aux temps modernes ; actuellement chargé de cours à la libre Université de Stuttgart — au séminaire pour la pédagogie Waldorf.

¹⁸ AC II, p.172.